Lecture linéaire 10 : Raymond Queneau, *Chêne et Chien*, 1937. Première page

Introduction

Connu pour son goût du langage et la très grande diversité de son œuvre, Raymond Queneau surprend le lecteur par son premier recueil poétique ***Chêne et Chien*** roman autobiographique en vers publié en 1937. Le texte proposé est la première page de ce roman et Queneau nous invite à découvrir sa petite enfance. C'est avec beaucoup d'humour et de fantaisie qu'il peint son entourage et évoque ses sentiments d'alors. Quel regard le poète porte il alors sur son enfance ?

Lecture expressive du poème

Composition : composé de 2 strophes d'alexandrins et d'hexasyllabes aux rimes croisées, le poème se compose de 2 parties :

Dans Les V1 à 12, Queneau évoque sa naissance et les premiers mois de son existence.

Puis des V13 à la fin, il évoque sa petite enfance et son milieu social.

Explication linéaire

I V1 à V12

Dans la première strophe on retrouve les caractéristiques du récit autobiographique. La narration est menée au passé à la première personne « Je naquis » et le récit est rétrospectif. Ce « je », comme le précise le paratexte, est celui de l'auteur qui est à la fois le narrateur et le personnage de sa propre histoire. De plus, on note la précision en début du récit, de la date et lieu de naissance : « Je naquis au Havre un vingt et un février en mil neuf cent et trois » La date de naissance écrite en lettres, la répétition de la conjonction de coordination « et » donnent le ton : C'est avec humour que Queneau va évoquer son enfance et les deux premiers vers donnent l'impression d'une parodie de récits autobiographiques, confirmée par le vers 3 qui présente les parents à travers leur fonction sociale « Ma mère était mercière et mon père mercier ». Si la structure répétitive du vers et l'allitération en « M » rappellent le rythme des comptines d'enfants, le poète suggère aussi l'uniformité du milieu de cette petite bourgeoisie commerçante provinciale où la fantaisie ne semble pas avoir sa place. Si on apprend au vers 4 qu'il est un enfant désiré, « Ils trépignaient de joie », le vers 5, introduit une rupture car à la joie des parents, succède l'abandon et l'incompréhension : « Inexplicablement je connus l'injustice/et fus mis un matin/chez une femme avide et bête, une nourrice » Le nourrisson est délaissé par ses parents. On remarque d'ailleurs, qu'il est sujet de verbes passifs ou associé à des participes passés qui prouvent qu'il est considéré comme un objet : « Fus mis » ou plus loin v 15 « repris par mes parents ». De plus, on remarque l'importance des indéfinis « **un** matin » « **une** nourrice » « **une** femme » qui suggère l'absence de lien réel entre l'adulte et l'enfant qu'il était. Rien, ici, ne trahit la chaleur ou la tendresse de la nourrice dont le nom rime d'ailleurs avec « injustice ». L'adverbe « inexplicablement » renforce l'idée de l'incompréhension de l'enfant. Queneau ne s'embarrasse pas de périphrases pour parler de la nourrice comme le montrent les adjectifs péjoratifs « avide » et « bête » il rappelle ainsi la nature véritable des motivations de celle-ci : gagner de l'argent. De même, l'expression « sorte de poire » qui désigne le sein, et l'apposition prosaïque « organe féminin » laissent transparaître un certain dégoût. Et au narrateur adulte d'ajouter avec distance : « de cette outre de lait j'ai de la peine à croire que j'en tirais festin ». La métaphore « Outre de lait » qui désigne ici le sein associé à un sac de peau qui servait autrefois à conserver les liquides est péjorative. Le présent de l'énonciation « j'ai de la peine à croire » signale ici l'intrusion du narrateur adulte qui doute du plaisir éprouvé. Les rapports de la femme et de l'enfant

se réduisent à un simple échange nourricier. Dès cette première strophe on devine que l'entourage familial n'est pas déterminant et que c'est le milieu social qui va jouer un rôle plus important.

II Le milieu social V 13 à V40

Dans la 2nde partie du poème Queneau évoque l'activité de ses parents. La 2nde strophe s'ouvre de manière humoristique : « Et lorsque j'eus atteint cet âge respectable de vingt-cinq ou vingt-six mois, /repris par mes parents je m'assis à leur table. » L'hyperbole « âge respectable » pour désigner un enfant de 2 ans fait sourire. L'enfant se sent d'abord étranger dans la maison de ses parents comme le signalent le participe passé « repris », le complément d'agent « par mes parents » qui montrent qu'il subit les événements. De plus, le possessif « leur table » révèle combien il ne fait pas partie de la maison.

Le narrateur présente ensuite l'activité de son père : « Mon père débitait des toises de soieries, /des tonnes de boutons/des kilos d'extrafort et de rubanneries/rangés sur des rayons. » Le rythme ample des vers, les enjambements, l'accumulation et les hyperboles traduisent l'intensité de celle-ci. Le verbe « débiter » à l'imparfait les trois COD suivis de compléments du nom et l'allitération en « R » soulignent le caractère répétitif, peu exaltant et monotone de son activité. D'ailleurs, la figure du père semble disparaître derrière ce qui est décrit, il est comme enseveli sous les tissus et les rubans. Le verbe « débiter » évoque un geste mécanique encore suggéré par l'allitération en k « en coupant des coupons » ou le jeu des répétitions « rangés sur les rayons ». Le poète adulte porte clairement un jugement en qualifiant l'activité de son père de « fade besogne ». L'adjectif dépréciatif « fade » et le terme de « besogne » péjoratif laissent entendre le caractère ennuyeux répétitif de la tâche.

Le narrateur adulte fort de sa distance, peut alors porter un regard amusé sur ses aventures enfantines notamment sur les figures féminines qui l'entourent : « Quelques filles l'aidaient dans sa fade besogne/en coupant des coupons/et grimpaient à l'échelle avec nulle vergogne, /en montrant leurs jupons. » Si l'évocation se fait à hauteur d'enfant, le narrateur laisse entendre que les ouvrières sont volontiers exhibitionnistes. La mère non plus n'est pas épargnée vers 25 « Ma pauvre mère avait une âme musicienne ». Dans ce contexte, l'adjectif « pauvre » qui la qualifie suggère peut-être qu'elle ne se doute de rien. Si elle est présentée comme « mercière » au vers 3, elle semble peu participer aux tâches de la mercerie, puisqu'elle joue du piano quand les autres travaillent. Le poète utilise alors un calembour ironique. Le mot « morceau » utilisé pour désigner les airs qu'elle joue au piano, se confond avec les morceaux de tissu. La mère débite la musique comme le père débite ses tissus. Dans ce sens, la proposition « ma pauvre mère avait une âme musicienne » fait sourire. En effet, on note un contraste entre la noblesse de l'expression « âme musicienne » et l'adjectif « pauvre ». Le narrateur utilise d'ailleurs, le terme « bruit » pour parler de sa musique. Son âme d'artiste est mise à mal !

C'est enfin avec simplicité, sans embellir la réalité que le poète évoque sa vie quotidienne et notamment les fins de journées à la mercerie : « On baissait les volets ».

V 29 à 36 « Jeanne, Henriette, Evodie envahissaient la cave » … « Comprendre éternité ». On devine ici, que l'enfant passe beaucoup de temps dans la boutique de ses parents et plus particulièrement auprès des ouvrières. Si les parents sont désignés par un « on » qui semble les effacer, les ouvrières sont nommées par leur prénom « Jeanne Henriette Evodie » ce qui laisse entendre que l'enfant entretient un rapport affectif avec elles. Là encore l'accent est mis sur leurs activités évoquées par les verbes « envahir », « balayer », « laver » ou même par des termes prosaïques « pétrolin » « sorte de sable huileux » « matière infecte » qui contrastent avec le jeu de l'enfant et ses paroles amusantes : « Assis sur un banc je criais « à perpette » » que le narrateur adulte décode pour le lecteur dans une parenthèse ,rare en poésie, « (comprendre :éternité) »

Ces « demoiselles » semblent égayer la vie de l'enfant et rompre la monotonie de son monde. « Ainsi je grandissais parmi les demoiselles/en reniflant leur sueur/qui fruit de leur travail perlait à leurs aisselles. » Là encore, le poète parvient à nous faire partager ses impressions d'alors. En même temps, ces derniers vers montrent combien les ouvrières ont contribué à l'éveil de sa sensualité (suggéré peut-être par l'allitération en S) et ont comblé sa solitude évoquée dans une négation totale : « Je n'eus jamais de sœur ».

Conclusion

Ainsi, ce poème en apparence très simple, nous enseigne en réalité l'art de parler de soi avec pudeur et distance amusée sans le moindre étalage. L'art de faire parler les mots autrement dit l'art du langage.

Grammaire : étudiez la négation du dernier vers.

Quelle circonstance est exprimée V 13 14 ?